

Zukunftsmusik?

Les chercheurs littéraires auraient toutes les raisons d'être optimistes quant à l'avenir de leur discipline, les études littéraires. Ne vient-on pas de conférer à la littérature le statut d'espace "transfrontalier" par excellence, après avoir considéré de façon critique la suppression des barrières entre les disciplines des sciences humaines – ainsi que celles qui séparent les sciences humaines des sciences pures – et conclu que cette abolition est un préalable à l'actualisation des critères de définition – même si certains, dans la communauté scientifique, n'ont pas manqué de réfuter ce changement de perspective, en particulier en Allemagne! L'esprit de caste qui règne dans des disciplines de plus en plus spécialisées et distinctes, héritage du 19^e siècle et du "divorce" entre la science et la philosophie, a aujourd'hui perdu tout attrait, bien qu'on n'en ait encore guère tiré de conséquences quant à la réorganisation institutionnelle de l'enseignement et de la recherche universitaires. C'est pour cette raison qu'on doit prendre en compte des constats comme celui de René Thom, susceptibles de tempérer l'optimisme : "Le fait que la recherche s'articule en spécialisations nettement séparées (et parfois même en compétition entre elles pour obtenir le financement public), la constitution d'une "caste" proprement dite de chercheurs scientifiques où trop souvent les intérêts corporatifs dominent les ambitions intellectuelles, tout cela a fait obstacle, dès sa naissance, à toute tentative généralisante" (57).

Dans le même ordre d'idée, on peut citer le diagnostic formulé par Niklas Luhmann, à partir de l'état de la recherche dans la sociologie historique, lors d'un congrès de sociologie en 1994 : "Ce qui frappe, c'est l'isolement réciproque des hypothèses, le manque de relations transversales... Dans le contexte universitaire, on trouve en premier lieu une séparation des disciplines, qui incitent au respect mutuel et à l'indifférence" (260).

Pour un observateur et un chercheur littéraire comme moi-même, la situation des études littéraires en Allemagne – du point de vue de l'organisation universitaire – ne semble guère prêter à l'optimisme. Après l'abolition des frontières économiques et politiques entre systèmes antagonistes, on a transféré le mode d'organisation des disciplines ouest-allemand au système universitaire des nouveaux Länder qu'on souhaitait réformer, en dépit du bon sens et en faisant fi des expériences passées – par exemple en ayant recours au "modèle de Constance," celui de la réforme des études littéraires dans les années 1960/70, entré dans l'histoire sous le nom de "réforme au ralenti." Dans le domaine des études littéraires, on a ainsi reproduit une structure anachronique, qui distingue des philologies nationales. Les luttes pour fonder et développer un "Centre de Recherche Littéraire" extra-universitaire montrent bien les difficultés rencontrées pour créer un modèle d'études littéraires qui se

démarquerait des structures institutionnelles artificielles. À Berlin, après la réunification allemande, on a fondé à l'attention de chercheurs de l'Est et de l'Ouest un modèle de recherche conçu non plus selon des critères d'histoire nationale, mais selon des critères transdisciplinaires, à l'instar des départements de littérature comparée aux États-Unis.

Mes remarques pour répondre au sondage de la *Revue Canadienne de Littérature Comparée* se fondent également sur des expériences au sein de ce centre de recherche.

1. Ré-visions

Je comprends le point d'interrogation du titre futuriste du sondage – "L'avenir des Études Littéraires?" – plus comme un indice d'insécurité quant à la possibilité de former de tels projets d'avenir que comme une invitation à élaborer des projets vaporeux. En cette fin de siècle, nous vivons sous le poids – et sous la pression – d'expériences marquées par l'échec et la désintégration des visions d'avenir, visions qui, au gré de différentes philosophies de l'histoire depuis les Lumières, ont été sans cesse légitimées dans leurs nouvelles variantes. Le 19^e siècle pouvait encore clamer son optimisme issu des Lumières dans les "Éléments d'une philosophie de l'avenir" (Ludwig Feuerbach 1843). Même Karl Marx, qui avait renoncé à toutes les utopies, faisait part de son espoir dans "Le 18 Brumaire," choisissant d'encourager les révolutions sociales par la "poésie de l'avenir" plutôt que de cultiver les "réminiscences de l'histoire universelle": "La révolution sociale du 19^e siècle ne peut pas puiser sa force poétique dans le passé mais uniquement dans l'avenir." Plus tard, le messianisme des avant-gardes historiques, la "fuite en avant" (A. Breton) et l'espoir de pouvoir réduire la fracture entre le rêve et l'action s'inscrivent tout à fait dans cette tradition.

En tout état de cause, notre perspective n'est plus cet optimisme du type de ceux que nourrit la philosophie de l'histoire. Les projets de modernité, encore incomplets à en croire certains, ont perdu toute forme d'attrait, parce que selon cette logique nous pouvions en tout temps nous remémorer l'avenir. Mais le passé et ses représentations sont toujours imprévisibles, comme le soulignait un slogan de l'époque de la perestroïka, à la fois amusant et sarcastique. C'est aussi ce que voulait dire Carlos Fuentes, lorsqu'il confiait aux intellectuels cette tâche et ce mandat: "Recordar el futuro, imaginando el pasado."

Dans le cas des études littéraires, cela impliquerait qu'elles comprennent et fassent le bilan de leur propre histoire, en tant qu'histoire des constructions de leur objet, la littérature, selon des paradigmes particuliers. En considérant les études littéraires sous l'angle de l'histoire des sciences, loin de toute logique d'histoire nationale et du paradigme des deux ou trois cultures, on devrait

pouvoir envisager de nouvelles orientations et un réaménagement porteur d'avenir.

Deux exemples peuvent suggérer la voie à suivre. Jusqu'à très récemment, on utilisait le terme d'"histoire de la littérature espagnole depuis le Moyen Âge," alors qu'avant 1492, il ne pouvait être question d'une nation espagnole (ou d'"hispanité"), à une époque de coexistence multiculturelle sur la péninsule ibérique. Ce n'est que récemment qu'une nouvelle génération d'historiens de la littérature a détruit cette image, normée et construite par la figure paternelle de Ramón Menéndez Pidal. Pensons également à l'hypothèse émise de façon impérieuse et impérative par Ernst Robert Curtius, celle d'une tradition littéraire occidentale, paneuropéenne, qui dissimule autant ses innovations et ruptures que l'interdépendance entre les textes littéraires et d'autres formes de savoir. Dans le sillage de l'émergence de la Communauté Européenne, cette idée retrouve aujourd'hui les honneurs universitaires en Allemagne.

Face à l'institutionnalisation des études littéraires – évoquée plus haut – , une discipline dont les modes de fonctionnement anachroniques sont légitimés par des impératifs pédagogiques et scolaires tout aussi anachroniques, je souhaiterais défendre le projet d'une révision-déconstruction des paradigmes de l'histoire littéraire, si possible dans le cadre d'une coopération internationale et d'une comparaison systématique.

2. Perspectives extérieures et intérieures

J'ai toujours été étonné par l'absence d'une histoire – digne de ce nom – du concept de littérature, qui présenterait et illustrerait la constitution réflexive de ce qu'on a tour à tour entendu par "la littérature," dans toutes ses continuités et modifications. On peut penser que les raisons de ce manque sont encore liées à l'isolement (Thomas Mann parlait de "Einsiedelei") des disciplines et au postulat que la littérature serait une science distincte et unique parmi les formes de connaissance, cette prétendue singularité – couronnée par la tradition de l'idéalisme allemand – qui donne dans le purisme et l'isolement. Un exemple: en RDA, depuis 1950 et longtemps en vain, Werner Krauss s'est efforcé de sensibiliser les germanistes du pays au contraste entre le concept français de littérature, lié à l'Encyclopédie et aux Lumières, et la conception allemande de la littérature – en tant que "germanistique." Cette dernière, profondément marquée par l'esthétique du génie de l'idéalisme allemand, s'est révélée être un obstacle presque infranchissable. La même chose arrive actuellement à un chercheur littéraire, germaniste de formation, tel que Friedrich Kittler, qui transforme les études littéraires, dominées en tant que branche des "Geisteswissenschaften" ("Sciences de l'esprit") par des concepts métaphysiques, pour y introduire des concepts techniques; les études littéraires deviennent ainsi une science de "techniques culturelles." Dans une

telle perspective, externe, ce n'est pas par sa position singulière que la littérature apparaît d'abord comme un objet historique, mais par les réseaux qu'elle tisse avec d'autres formes et domaines de la connaissance, dans des contextes fonctionnels synchronisés.

Les études littéraires, en tant que science conçue comme une branche des "Geisteswissenschaften," se trouvent à l'étroit dans un monde de plus en plus différencié fonctionnellement. De plus en plus déconnectées de l'appréhension intuitive, elles réagissent à la crise de légitimité et à l'obligation de justifier leur existence en explorant constamment d'autres disciplines, en dilettante (études littéraires ET psychologie, ... ET anthropologie, ET sciences médiatiques), ou en isolant toujours de nouveaux objets de recherche (littérature populaire, littérature féminine, littérature de voyage, littérature ouvrière). Au lieu de cela, il faudrait absolument que les études littéraires s'attèlent à une nouvelle tâche: la refonte complète de leurs fondements théoriques et historiques.

On a vu s'épuiser le mouvement de balancier entre l'appréhension et l'extension de leur objet, qui correspondait à la légitimation de leur existence en tant que discipline universitaire dans des contextes culturels et historiques mouvants. Avec la fin – ou le tarissement – de l'ère des disciplines on remet également en question le statut des études littéraires comme discipline, leur positionnement par rapport au savoir et aux sciences. La littérature comparée, qui a toujours été une science compensatoire, une réponse aux insuffisances des philologies nationales, et à qui nous devons le constat que "l'esprit n'a pas de nationalité" (Erich Auerbach), a entrete nu l'actualité de cette question – certes sans délaisser officiellement son horizon intérieur, celui de la littérature. C'est pour cela que René Wellek, l'un des pères fondateurs de la littérature comparée ne pouvait répondre au défi de la déconstruction autrement que par un scénario apocalyptique: "Destroying Literary Studies."

Quant aux défis "extérieurs," les études littéraires les ont vu apparaître dans les "littératures émergentes" – concept défini par Wlad Godzich –, dans les perspectives du "postcolonial criticism" et des théories médiatiques; ceci a conduit depuis au mouvement réflexif d'un "non-hermeneutic criticism" (D. Wellbery), qui ne "détruit" pas les études littéraires, mais en transforme bel et bien les fondements. Partant de ce constat, on pourrait envisager le rêve formulé par Erich Auerbach, celui d'une "philologie de la littérature universelle," sous une forme nouvelle et avec moins de pessimisme. Si les études littéraires réfléchissent à leurs traditions philologiques et donc à leur compétence dans la formation de discours, elles pourraient ensuite, comme programme d'investigation, analyser un nouveau contexte, celui de la littérature en interaction avec d'autres domaines du savoir. En réactualisant la conception de la littérature qui prévalait à l'époque des Lumières, selon laquelle le concept de littérature devrait exprimer une interaction de toutes

les formes de savoir – et Novalis ne voulait rien dire d'autre avec son programme de "poétisation de toutes les sciences" –, oubliée depuis l'ère des disciplines au XIX^e siècle, sous la longue domination du paradigme herméneutique de la "science de la littérature," on pourrait placer celles-ci dans une nouvelle perspective, en tant que "science de la traduction." Car certains signes indiquent que l'histoire – au moins l'histoire moderne – des littératures européennes et américaines (du Nord ou du Sud), en ayant largement brouillé les pistes, réuse toute esthétique de l'autonomisation, et qu'elle (d)écrit aussi une histoire, une rhétorique et une poétique de la transgression des frontières, dans un processus opposé à celui de la constitution (ou la création par subdivision) de littératures nationales, contraire à la spécialisation et l'institutionnalisation des études littéraires qui en découlent.

Je constate avec inquiétude – mais aussi avec espoir – les nombreux conditionnels présents dans mes remarques. Ne s'agit-il que de "Zukunftsmusik," de promesses en l'air? J'y souscris pourtant, alors que nous avons le devoir de penser des "subjunctive worlds and cultures" ou, selon le mot de Niklas Luhmann, d'esquisser un monde de meilleures potentialités.

Traduit de l'allemand par Manuel Meune

Zentrum für Literaturforschung, Berlin

WLADIMIR KRYSINSKI

How to Have a Future?

The «post factum» discontinuous diary:

Heathrow Airport, London. May 25, 1992

I am waiting for the flight to Warsaw. The crowd is so multilingual and so similar to what I have seen already so many times in various places. Perhaps with the exception of Mexico. I remember the airport of Oaxaca where I observed a group of indigenous people, small men and women, speaking their language, noble and solitary, aloof from the outside world. I would have given a lot to be able to communicate with them. Suddenly, I realize that the best way of speaking about these people is probably film or television. With, of course, a competent commentary. Film can convey the images of their behaviour, their attitude and of their history. Would anyone need a novel about the Aztecs? (I recall having read many many years ago a Carlo Coccioli's novel about the Fall of an Aztec Eagle, but my memory fails to reproduce what I felt and understood while reading this novel.)

The recollection of Oaxaca airport is perhaps a lesson as to the tolerance towards television so frequently despised by intellectuals. How many communities survive today untouched by literature? They are probably plenty. How many students of literature can forget or ignore Ingarden? And how many can afford to ignore Bakhtin?

Recollection of Belgrade. Late October 1981. I arrived from Berlin. Through Munich. From the airport I called Stan. He was still working at Free Europe. Stan: "The collapse of communism is very close. And literature has played an important role in this decomposition of totalitarianism." He mentions Milosz, Gombrowicz, Gustaw Herling-Grudziński, Mrożek, Baranczak, Andrzejewski, Herbert. I recognize the accuracy of Stan's opinion. Among others, these Polish writers were denouncing the lies. Literature became one of the most important means of resistance. In 1981 the number of underground publications was absolutely incredible. This literature of resistance does not necessitate any literary studies. The strength of its truth was so compelling that la raison d'être of literature was obvious.

I realized later that some of these Polish writers belong to the Western canon established by Harold Bloom. But they do not figure there because they contributed to the collapse of communism. They are there as some of the greatest writers of our time.

The question of the Western canon remains questionable. Both as a demonstration of a system of preferential texts and as monument. And one can ask oneself: what still remains to be written in literature? How many